

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

6 mois 25 cts.
 1 an 50 "
 Invariablement payable d'avance

RECUEIL DE LITTÉRATURE
MORALE

PARAÎT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro 1 centim

BUREAU :

No. 59 Rue Des Cascades
 ST-HYACINTHE, P. Q.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

VIII

L'INSTITUTRICE

La marquise de Coulange avait dit à Gabrielle Liénard :

« Votre fils aura deux mères pour l'aimer et veiller sur son bonheur. »

La marquise avait grandement tenu sa promesse, et Gabrielle put se demander souvent si la tendresse de la marquise pour son fils n'était pas, au moins égale à la sienne. Elle lui prouva sa reconnaissance en donnant, de son côté, à Maximilienne une large part de son amour maternel. Pour celle-ci même son affection était plus démonstrative et paraissait plus ardente. Obligée de s'observer et de se contenir sans cesse, quand son cœur débordait de tendresse, c'est pour Maximilienne qu'étaient ses caresses, sur elle que pleuvaient ses baisers.

Si heureuse qu'elle fût d'être près de son fils, de le voir, de l'entendre, de pouvoir lui parler, sa situation n'en était pas moins pénible ; il lui fallait une grande force de volonté pour ne pas sortir de son rôle. Elle devait imposer silence à son cœur, le violenter, se priver d'embrasser son fils pour ne pas provoquer certains étonnements.

Souvent, quand il lui aurait été si doux de prendre Eugène dans ses bras et de le serrer sur son cœur palpitant, elle était forcée de s'éloigner de lui brusquement,

Elle se réfugiait dans sa chambre ou allait se cacher quelque part pour verser des larmes. Alors elle éprouvait une véritable douleur. C'est à la suite de ces crises que Maximilienne recevait ses plus tendres caresses, ses plus beaux baisers. L'amour dont son cœur était embrasé faisait explosion. C'est ainsi qu'elle donnait satisfaction à ses élans passionnés et parvenait à retrouver le calme.

Parfois, cependant, quand elle se trouvait avec son fils et qu'elle n'avait à redouter aucun regard indiscret, elle se dédommageait de la contrainte que, trop souvent, elle était forcée de s'imposer. C'était un instant de délicieuse ivresse. Elle pouvait se montrer mère sans réserve. Elle le dévorait de baisers. L'enveloppant de son regard ravi, elle le contemplait longuement, dans une sorte d'extase.

— Il était bien petit quand on me l'a volé, pensait-elle, aujourd'hui comme il est grand, comme il est beau !

De nouveau elle l'attirait contre elle, le serrait dans ses bras frémissants et, en même temps, couvrait de baisers ses cheveux, son front, ses joues et ses yeux. Elle ne pouvait se lasser de le regarder, de l'admirer. Elle se mirait dans ses yeux. Il semblait qu'elle voulût profiter de ce moment si rare pour faire une grosse provision de joies.

— Madame Louise, lui disait Eugène, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? vous m'aimez autant que Maximilienne ?

— Oui, mon cher trésor, je vous aime, je t'aime toujours, répondait-elle. Ah ! tu ne sais pas, tu ne sauras jamais ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et d'amour pour toi ! Va, je t'aime plus que tout au monde, plus que ma vie !

Dans certains moments d'abandon, elle

le tutoyait. C'était une joie pour elle. Elle n'avait pas toujours la force de se la refuser.

— Moi, madame Louise, reprenait Eugène, je vous aime beaucoup aussi, oui, beaucoup.

— Voyons, comment m'aimes-tu ? M'aimes-tu autant que Mme la marquise, ta maman ?

La question était au moins imprudente.

— Je ne sais pas, répondit l'enfant ; mais Maximilienne et moi nous vous aimons bien toutes les deux ; vous êtes nos deux mères.

Adorable réponse ! Gabrielle pouvait à peine contenir ses transports. Elle sentait dans son cœur comme une rosée céleste. C'était une joie infinie. Elle reprenait son fils dans ses bras et l'embrassait encore avec délire. Elle riait et pleurait tout à la fois. Mais dans ses larmes et dans son sourire il y avait l'indigible ivresse du bonheur.

En très peu de temps elle était devenue une institutrice modèle. Bien qu'elle fût déjà instruite, elle ne savait peut-être pas assez ; mais, avec les livres qu'elle avait à sa disposition, elle allait pouvoir compléter son instruction afin qu'on ne fût pas obligé plus tard de donner une autre maîtresse à Maximilienne. Du reste, elle avait ses grandes qualités que l'institutrice par vocation ne possède pas toujours : le dévouement, la sollicitude, la douceur et la patience.

Les premières études sont toujours arides et pénibles pour l'enfance. Gabrielle s'y prit de façon à les rendre attrayantes pour Maximilienne. C'est ainsi que le travail ne fut plus une fatigue, mais un plaisir pour l'élève. Aussi fit-elle des progrès rapides. Il est vrai que Maximilienne adorait sa maîtresse et que les heures des leçons étaient toujours attendues et désirées. Elle eût été désolée de causer la moindre peine à sa bonne amie. A sa douceur, elle répondait par la docilité et à sa patience par un redoublement d'attention. Une parole de tendresse ou un baiser sur son front lui aidait à vaincre les plus grosses difficultés. L'institutrice put s'apercevoir souvent qu'une caresse encourageant les efforts de son élève avait plus d'élo-

quence qu'un long raisonnement pédagogique.

Le marquis avait pour Gabrielle beaucoup de déférence. Reconnaissant des soins qu'elle donnait à sa fille, il lui témoignait en toute circonstance une sincère amitié. Il ne la considérait pas seulement comme une institutrice, mais comme un membre de sa famille.

Il se disait :

— Cette jeune femme a en elle je ne sais quoi qui force à l'aimer. Si elle nous quittait, ce serait un véritable deuil. Mes enfants, ma femme, mes serviteurs, tout le monde l'aime.

Si l'affection que sa femme avait pour l'institutrice pouvait lui paraître exagérée, bizarre, il ne songeait pas à s'en étonner.

— Ma chère Mathilde, disait-il souvent à la marquise, je ne saurais trop te féliciter de nous avoir donné Mme Louise. Nous aurions cherché longtemps et peut-être n'aurions-nous point trouvé une personne aussi parfaite. C'est une perle, un véritable trésor que tu as découvert.

— C'est notre fils, c'est Eugène qui a fait cette découverte, répondait la marquise.

Comme nous l'avons dit, Gabrielle s'observait constamment. Devant le marquis, les domestiques et les amis de la maison, elle n'était pas autre chose que l'institutrice de Maximilienne et savait se tenir à une distance respectueuse de la marquise. Rien dans ses paroles et son attitude ne pouvait faire soupçonner le lien étroit qui les unissait.

Mais quand elles étaient ensemble, seules, leurs cœurs s'ouvraient aux plus doux épanchements. Elles parlaient de l'avenir et formaient de beaux projets pour le bonheur des enfants. Entre elles, alors, régnait l'intimité la plus complète. Elles ne se cachaient rien ; elles se disaient leurs pensées les plus intimes. Elles étaient véritablement comme deux sœurs. Elles s'encourageaient, se soutenaient et se consolaient réciproquement.

La marquise retombait souvent dans ses inquiétudes ; Gabrielle le devinait à sa tristesse, à son abattement, et elle employait toute l'éloquence de son cœur à la rassurer.

Plus d'une fois Gabrielle eut à sécher sous ses baisers les larmes qui coulaient des yeux de la marquise.

Dans leurs causeries intimes, la marquise employait fréquemment le *tu* familier ; elle élevait ainsi Gabrielle jusqu'à elle. Dans l'amitié, il n'y a plus ni fortune, ni rang, on est égaux.

C'est dans la chambre de Gabrielle que les deux mères causaient le plus souvent. Elles pouvaient s'y enfermer et avaient moins à craindre d'être dérangées. La marquise laissait rarement passer un jour sans venir trouver sa chère Gabrielle. Pour toutes deux c'était une heure délicieuse. Leur causerie du jour était bien un peu la même que celle de la veille, mais elles ne se lassaient jamais de se dire les mêmes choses. Et puis c'était déjà un bonheur de se voir et de se trouver ensemble.

— Oh ! oui, se disait la marquise, Gabrielle est à la fois une amie et une sœur pour moi.

Maintenant la santé de Gabrielle ne laissait rien à désirer. Son corps avait repris peu à peu sa souplesse et ses formes gracieuses. Ses joues creuses s'étaient arrondies et ses yeux ne brillaient plus comme autrefois d'un éclat fiévreux. Son visage n'avait plus cette rigidité, et cette pâleur mate, étrange, qui lui avait fait donner le surnom de Figure-de-Cire. Ses traits s'étaient animés, ses joues s'estompaient de rose et sur ses lèvres plus colorées se montrait sans effort un sourire doux et mélancolique. C'était, en même temps que la santé une partie de sa beauté qui lui était rendue.

— Ma chère Gabrielle, lui dit un jour la marquise, je ne sais pas si tu t'en aperçois, mais tu n'es plus reconnaissable, c'est un changement merveilleux, une vraie transformation.

— C'est une résurrection, répondit-elle avec un doux sourire.

Les mois, les années s'écoulaient. Les enfants grandissaient. Eugène entra dans ses quatorze ans. Depuis deux ans il était élève externe du lycée Louis-le-Grand. Le marquis avait été son premier maître. Il apprenait avec une facilité surprenante. Dévoré du désir de savoir et voulant donner au marquis toutes les satisfactions qu'il attendait de

lui, il était déjà très avancé dans ses études. Doué d'une intelligence extraordinaire, plein d'ardeur pour le travail et très studieux, ses progrès tenaient du prodige et ses professeurs étaient émerveillés de ses aptitudes.

Le marquis décida qu'il entrerait au lycée comme interne.

— Pourquoi prends-tu cette grave résolution ? lui demanda la marquise, Eugène a-t-il besoin d'émulation ? N'es-tu pas content de son travail ?

— Très content au contraire, je puis même dire que je suis satisfait au delà de ce que je pouvais espérer. Eugène ne nous a jamais quittés et cela me coûte beaucoup de me séparer de lui ; mais c'est un sacrifice nécessaire. On doit aimer ses enfants pour eux et non pour soi. Il est bon que notre fils vive plus intimement avec ses condisciples, c'est dans mes idées sur l'éducation qu'on doit donner aux jeunes gens qui plus tard, seront des hommes. C'est au milieu des camarades de l'école qu'on commence l'apprentissage de la vie.

Le marquis était trop fidèle à ses principes pour revenir jamais sur une de ses décisions.

Eugène devint donc élève interne du lycée Louis-le-Grand.

Le jour où il quitta la maison, il n'oublia pas d'aller embrasser Mme Louise. Celle-ci lui dit tristement :

— M. le marquis fonde sur vous de grandes espérances et il sait que vous justifierez la confiance qu'il a mise en vous. Vous allez être obligé de travailler beaucoup, de vous donner entièrement à vos études, et je n'aurai plus que bien rarement le bonheur de vous voir. Ah ! monsieur Eugène, pensez à moi quelquefois, ne m'oubliez pas. Vous n'êtes déjà plus un enfant, dans quelques années vous serez un homme, eh bien, j'ai peur qu'alors vous ne m'aimiez plus.

— Madame Louise, répondit Eugène d'un ton grave, je garde et je garderai dans mon cœur les doux souvenirs de mon enfance : je ne cesserai jamais de vous aimer comme une seconde mère et toujours vous serez ma bonne amie.

Ces bonnes paroles avaient pénétré comme un baume dans le cœur de Gabrielle. Pourtant, le soir, Mme de Cou-

lange la trouva pleurant à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dit la marquise. Parce que nous ne le verrons pas tous les jours. Mais il n'est pas bien loin de nous et il aura souvent des jours de congé et de vacance. La séparation ne sera réelle qu'au mois de mai, quand nous quitterons Paris pour aller à Coulange. Mais les grandes vacances arriveront et pendant deux mois nous l'aurons entièrement à nous. Allons, console-toi, c'est pour ton cœur une bien petite épreuve à côté des autres.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, répondit-elle, je dois être forte et ne plus avoir de ces défaillances. Et elle essuya ses yeux.

A partir de ce moment Gabrielle eut un redoublement de tendresse pour Maximilienne, et l'institutrice se voua plus complètement encore à l'éducation de son élève.

Les deux mères continuaient à vivre l'une près de l'autre dans une tranquillité aussi parfaite que possible.

Cette tranquillité fut troublée tout à coup par une lettre que reçut le marquis.

On était au mois d'août. Le jeune lycéen, qui avait obtenu cinq premiers prix, était en vacances depuis huit jours.

— Ma chère Mathilde, dit un matin le marquis à sa femme, mon ami le comte de Sisterne vient de m'écrire.

— Ah ! où est-il en ce moment ?

— A Paris.

La marquise tressaillit et eut de la peine à cacher son trouble.

— Ah ! il est à Paris ! fit-elle.

— Oui, et il m'annonce que, pour tenir la promesse qu'il nous a faite il y a des années, il va venir passer quinze jours à Coulange.

La marquise eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion.

— Eh bien, mon ami, dit-elle, le comte de Sisterne sera le bien-venu.

— Je vais lui écrire pour lui dire que nous l'attendons et pour lui adresser nos vives félicitations ; car, — je suis heureux de te l'apprendre, — il vient d'être promu au grade de contre-amiral.

— Oui, oui, dit la marquise préoccupée je joins mes félicitations aux tiennes.

Elle pensait au grand danger qui la

menaçait et cherchait dans sa tête la possibilité de le conjurer.

Depuis sept ans, le comte Sisterne n'avait vu que deux fois le marquis et la marquise. C'était à Paris, il ne faisait que passer, et il ne leur avait donné chaque fois que quelques heures. Gabrielle avait pu éviter facilement de se trouver en sa présence.

Mais il allait venir à Coulange, et son séjour au château serait de deux semaines. Il était impossible que Gabrielle pût se tenir cachée pendant ces quinze jours sans faire naître dans l'esprit du marquis des soupçons étranges, lesquels pouvaient amener de terribles complications. Mais ces complications redoutables allaient naître également aussitôt que le comte de Sisterne aurait reconnu Gabrielle Liénard dans Mme Louise, l'institutrice de Maximilienne.

D'une manière ou de l'autre le péril était extrême.

— Que faire ? se demandait la marquise épouvantée.

Soudain, l'idée lui vint d'éloigner Gabrielle.

— A propos, dit-elle au marquis, j'ai oublié de te dire hier que Mme Louise m'a demandé un congé.

— Un congé, pourquoi ? demanda M. de Coulange.

— Elle désire aller passer quelques jours près de son amie, Mme Morlot. C'est un plaisir que je n'ai pu lui refuser. C'est la première fois qu'elle quittera Maximilienne depuis qu'elle a été confiée à ses soins.

— C'est vrai, dit le marquis. Quel jour a-t-elle l'intention de partir ?

— Demain.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dans quinze jours ou trois semaines. Je n'ai pas le droit d'être exigeante avec Mme Louise.

Resté seul, le marquis devint rêveur.

Il se rappelait les confidences que le comte de Sisterne lui avait faites le jour où, ayant rencontré Mme Louise sur le chemin au bord de la Marne, il avait cru reconnaître et retrouver une jeune fille qu'il avait aimée, épousée en secret, puis perdue sans retour au point de la croire morte, mais dont il gardait dans son cœur le souvenir ineffaçable. Il avait

été le témoin de la scène au bord de l'eau et il la retrouvait gravée dans sa mémoire.

—C'est singulier, se dit-il ; ce départ de Mme Louise me fait l'effet d'être une fuite protégée par la marquise.

Sur ce point, M. de Coulange devinait la vérité.

—Si Mme Louise est réellement la personne dont m'a parlé de Sisterne, reprit-il continuant à réfléchir, elle ne veut pas que le comte la reconnaisse ; cela est hors de doute. Elle a certainement ses raisons pour cela. Or, quelles que soient ces raisons, il me paraît certain qu'elles sont approuvées par la marquise, qui n'est pas sans avoir reçu les confidences de Mme Louise.

Ah ça ! fit-il avec un mouvement brusque de la tête et des épaules, je ne sais pas pourquoi, vraiment, je m'occupe de choses qui ne me regardent point. Je n'ai pas le droit de surprendre les secrets de Mme Louise, et il ne m'appartient pas de juger sa conduite. C'est une personne très sensée, incapable d'agir sans avoir sérieusement réfléchi, et dont tous les actes sont dictés par une grande sagesse.

Le marquis trouva que son raisonnement était bon. Alors il prit une plume pour écrire à son ami le comte de Sisterne que la marquise et lui l'attendaient et se faisaient une fête de le recevoir à Coulange.

A suivre.

LES GRANDES PENSÉES

Qu'est ce que l'homme dans la nature ?—Un néant à l'égard de l'infini.

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer.

Condition de l'homme : inconstance, ennui et inquiétude.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? N'en dites point.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

PASCAL.

LE MOULIN DE KERIGUEL

La vieille marraine,—qui s'appelait tante Gertrude,—marchait derrière, à cause de son âge. Étienne, vive et alerte comme un oiseau, avait bien vite pris les devants. En moins d'une minute, elle fut dans les bras de son père.

Vrai ! dans ce moment-là, le vieillard parut revivre, son œil sec s'adoucit comme par enchantement ; cette minute me révéla chez cet homme une sensibilité que je n'avais pas soupçonnée.

—Allons ! allons ! mon enfant ! dit-il, j'ai beau faire, le temps me paraît long quand je ne t'ai pas ; sans compter l'argent, il m'en coûte, va, que tu restes là-bas pour ton instruction. Enfin, c'était promis à Magdeleine, ma défunte ; n'en parlons plus.

Moi, j'étais demeuré immobile, sans pouvoir détacher mes yeux de ce groupe où la jeunesse et la beauté d'Étienne contrastaient si fort avec l'attitude décrépite de ce pauvre vieillard usé. Je ne savais si cette apparition n'était point un rêve que je faisais tout éveillé. Il me semblait que les peupliers qui sont sur le bord changeaient peu à peu de place, et que la grande roue se mettait d'elle-même à tourner. —C'était un éblouissement.

Je ne vous ferai pas le portrait d'Étienne. Vous pouvez facilement vous figurer ce qu'elle était, puisque vous venez de la voir. Ces quatre années ne l'ont guère changée : il n'y a que les soucis qui nous vieillissent. Les années de bonheur ne devraient pas compter dans notre âge.

Le père Gautier fit aussi un peu d'accueil à la marraine, qui, comme je vous l'ai dit, était une de ses parentes. Mais tous ses regards étaient pour sa fille, il ne se lassait point de l'examiner ; c'était un trésor dont il était fier aussi.

—Eh ! eh ! disait-il en s'appuyant sur le bras de la jeune fille, il faudra pourtant que cela finisse. Voilà trois mois que tu n'étais venue. Il me semble que tu en auras bientôt assez débrouillé, de ces livres auxquels je ne comprends rien ! Petite, est ce que tu n'as pas envie de revenir avec moi à Keriguel ?

—Oh ! que si, père, croyez bien cela, allez ! quoique je ne sois guère savante..... .. Voyez donc ce que l'on m'a dit : c'est lorsque l'on commence à savoir va peu que l'on trouve que l'on ne sait rien.

—Bah ! murmurait la marraine, bien sûr que je n'ai jamais été pour l'éducation, moi !... cela donne des idées de grandeur, d'orgueil... et les enfants on remontent à leurs parents ! Voilà ce qu'on en tire !

—Allons, taisez-vous, fit Gautier ; Magdeleine l'a voulu. Ça ne se discute pas, ça..... .. Voilà que tu as dix-huit ans, Etiennette ; je me fais vieux, il faudra que tu reviennes bientôt avec moi. Ça te paraîtra triste, petite, d'habiter ici ?

—Au moulin, répondit Etiennette, oh ! que non ! Avec vous !..... et puis, c'est si joli, Keriguel !

Un peu plus loin, je les vis se retourner et regarder du côté du moulin ; le vieux meunier parut indiquer quelque chose du doigt ; je compris qu'il était peut-être question de moi. A vrai dire, je n'en fus point fâché, on me présentait à Etiennette.

Puis, au bout de la prairie, le sentier tourne brusquement. Je ne vis plus rien.

La promenade me parut durer un siècle. Vingt fois je fus tenté de m'élaner sur leurs traces, au risque de m'attirer un reproche du meunier. Pourtant j'hésitais ; il me semblait déjà voir le père Gautier se retourner, l'œil sévère, les lèvres blêmes, et me dire : — "Jean, que veux-tu ? Va à ta besogne !"

Enfin, j'en aurais jusqu'à demain, à vous raconter chaque détail de cette bienheureuse journée.

Le soir, avant qu'Etiennette ne repartît, on se mit à table.

—Devinez donc, mon père, disait Etiennette, devinez donc une pensée que j'ai. Voulez-vous que je dise ?... Je ne sais pourquoi j'ai envie ce soir que nous fêtions le gâteau des rois !

—Bah ! bah ! dit la marraine, le gâteau des rois au moulin de Keriguel ! Y pensez-vous ?

Comme si la fleur de farine était faite pour les paysans comme nous... Tenez, père Gautier, voilà ce qu'on lui apprend à votre fille !

—C'est un enfantillage si vous voulez, continua Etiennette, mais il me plaît. D'ailleurs

j'ai tout prévu et j'ai acheté un gâteau en passant à Lannion. Il est là dans le panier.

—Petite folle, répondit Gautier, si je te laissais faire, tu mangerais ton bien en herbe. Ton bien ? Ai-je dit son bien ? Comme si je lui gardais quelque chose ! Ne va pas compter là-dessus, au moins...

Etiennette prit un petit air boudeur.

—Enfant ! reprit le vieillard, il faut donc céder. Eh bien ! nous allons faire les rois à Keriguel !... en vérité !... Jean, donne le panier d'Etiennette.

J'apportai le panier d'où l'on sortit un beau gâteau doré.

Puis, je ne sais trop comment, un peu après, je me trouvai aussi moi assis à table, tout comme un maître meunier, entre le père Gautier et la marraine.

—Et Jean, avait dit Etiennette, il faut qu'il ait sa part du gâteau,—pour qu'il coure aussi lui les chances de la fève.

—Au fait ! avait répondu le père Gautier, pourquoi pas, puisqu'il est resté ?

Je ne l'avais jamais vu si aimable.

—C'est moi qui fais les parts ! dit Etiennette. D'abord, la part des pauvres... la plus large. Allons ! que chacun prenne maintenant !

J'avancai la main avec une gaucherie que je ne me connaissais pas. Mais je devins bientôt plus embarrassé encore quand je sentis la fève craquer sous mes dents.

—C'est Jean, s'écria Etiennette en frappant joyeusement les mains l'une contre l'autre. C'est Jean ! Vive le roi !

—Enfant ! enfant ! reprenait le père Gautier. Et qui va être la reine ?

C'était à moi de prononcer. J'avais le nom d'Etiennette sur les lèvres, et pourtant je n'osais.

—Eh bien ! mon garçon, dit le meunier, choisis !.....

Vrai ! dans mon trouble, je fus sur le point de choisir la marraine.

Etiennette avait l'œil sur moi, elle vit mon hésitation et parut me deviner.

—Allons ! fit-elle en souriant, je me proclame reine..... si vous voulez bien permettre, tante Gertrude ?

—Il me semble, Tiennette, que tu es bien

pressée, peut-être ! répondit celle-ci en rattachant un peu sa coiffe.

— Oh ! tante Gertrude, si vous voulez, j'abdique en votre faveur ; mais je croyais que cela m'appartenait, parce que c'est moi qui ai eu l'idée.....

— Oui, Tiennette, ça te va de droit. C'est vrai !

Le vieux meunier n'aimait pas à se mettre en frais. Cependant, il avait pris une cruche de terre et était allé lui-même tirer une petite piquotte, où il avait versé une bonne moitié d'eau. Chaque fois que je prenais mon verre, c'étaient de longs éclats de rire où Etienne s'en donnait à cœur joie.

— Le roi boit ! le roi boit ! s'écriait-elle.

Sa franche gaieté se communiquait à tous. On eût dit qu'elle aimait tout ce qu'elle touchait. Le père Gautier n'était plus reconnaissable.

Enfin, la nuit tomba. Etienne et tante Gertrude reprirent la route de Lannion. Le meunier les accompagna.

— Toi, Jean, me dit-il, tu vas garder le moulin. Surtout ne t'éloigne pas.

Mais ils n'avaient pas fait deux cents pas que je n'y pus tenir, et j'abandonnai mon poste pour me mettre à leur poursuite, longeant les forrières des champs, puis courant à toutes jambes pour prendre les devants par les chemins de traverse, et me jetant au hasard dans les broussailles, sur le bord des sentiers où ils devaient passer.

Quant à la fève qui m'avait fait roi, je la nouai soigneusement dans un coin de mon mouchoir. — Je l'ai conservée comme un talisman.

III

Le lendemain, le père Gautier redevint sombre et taciturne comme à son ordinaire. D'Etienne il ne me dit mot, et je me gardai bien de rompre le silence. Pour dire vrai, je commençai à me sentir un peu plus de sympathie à l'endroit du vieux meunier. — Était-ce uniquement à cause de lui ? je n'oserais pas l'affirmer. Mais enfin, avec quelques efforts, j'arrivai à découvrir en lui cent bonnes qualités qui m'avaient échappé d'abord.

Le père Gautier ne me communiquait au-

cune de ses pensées ; moi j'éprouvais, au contraire, le besoin de dire un peu les miennes. C'est doubler son bonheur que de le raconter. Aussi, je fis mes confidences à mon ami Pierre Lebras ; c'eût été la première fois que je lui eusse caché quelque chose.

Quand la besogne pressait moins, il venait de temps à autre à Keriguel.

Pierre Lebras est à coup sûr le meilleur des amis, mais les hommes sont comme les jours, — ils ne se ressemblent guère. Il ne comprit à peu près rien à ce que je lui débitai. Il écoutait patiemment, et quand j'avais fini, je n'obtenais de lui qu'un sourire.

Si je revenais à mon sujet :

— Parbleu ! disait-il, tu m'as bien assez rabâché de choses comme cela sur l'arrivée d'Etienne au moulin, sur sa promenade, le souper et son départ. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si extraordinaire ? On voit des choses comme ça tous les jours !... Tu prends ça trop à cœur, mon garçon, et ça n'en vaut pas la peine. Ça te tourne la cervelle à l'envers. C'est bon à quinze ans, vois-tu, ces réveilleries-là !..... D'abord, je te ferai remarquer que c'est creux en diable.....

C'était un refrain auquel il revenait toujours. Moi, de mon côté, je ne pouvais m'expliquer de sa part cette insouciance-là, car je lui savais un excellent cœur. — Cela m'irritait contre lui.

Un jour même, nous en vîmes à échanger quelques mots un peu vifs, — cela n'empêcha pas la bonne amitié.

— Tiens, Jean, m'avait-il dit en manière de conclusion, tout ça... c'est du feu de genêts ; et puis, creux ! vois-tu, mon pauvre ami, creux ! Ton amourette ne vaut pas un coup de poudre tiré en l'air !

Or Pierre Lebras ne jette pas sa poudre aux moineaux. J'ai oublié de vous dire que c'est le plus fin braconnier de la paroisse de Ploubezre.

Cette parole m'avait piqué au vif.

— Nous verrons bien, répondis-je.

Lebras dressa l'oreille, et se mit à me regarder.

— Alors, c'est différent ! fit-il lentement et après un moment de silence. Sans doute que tu veux épouser Etienne et devenir propriétaire

du moulin de Keriguel ! Excusez du peu ! Il est vrai que de garçon à maître il n'y a pas loin !.....

—Et pourquoi pas ? repris-je.

—Jean, répondit-il,—et je le vois encore s'en aller en balançant la tête d'un air de pitié,—vrai ! je ne te croyais pas si bas !.....

Tout cela me trottait dans la tête : je passais une partie des nuits à y songer.

J'ai souvent pensé depuis que, pendant ces longues heures où mes préoccupations m'empêchaient de dormir, le père Gautier était au-dessus de moi, dans sa chambre, se privant de sommeil pour compter son or.....

Quel était le plus fou des deux ?.....

Enfin, je brûlais de donner un démenti à Pierre Lebras ; c'était trop peu de le faire en paroles, il fallait agir.

Sans ce.a, j'eusse retardé et peut-être indéfiniment ajourné le projet que je caressais.—Ce que c'est que de nous !..... Par timidité, je l'eusse laissé à l'état de rêve : par amour propre, je voulus tenter de le réaliser. Les paroles de Pierre Lebras me sonnaient aux oreilles comme un défi, J'en vins bientôt à m'imaginer que le moment était venu d'y répondre. Il fallait donc interroger le père Gautier, non pas lui déclarer brusquement mes idées, mais du moins sonder adroitement le terrain, tenter une ouverture.

Avec l'influence que lui donnaient sur moi nos relations d'amitié, Pierre Lebras, eût pu seul me détourner de cette maladresse : or je viens de vous dire comment sur ce sujet ses conseils m'étaient suspects. Je m'armai donc de résolution, et j'abordai le vieux meunier.

A continuer.

Un billet d'Emile Augier—Le joli billet suivant est adressé à un directeur de théâtre auquel Emile Augier envoyait un comédien débarqué de province, et qui sollicitait un début :

Mon cher directeur,

Le comédien qui vous remettra ce mot me dit qu'il est comique.

S'il l'est, remerciez-moi ; s'il ne l'est pas, remerciez-le !

Tout à vous,

EMILE AUGIER.

PASSE-TEMPS

CHARADE No 11

Rampant sur la terre
Voyez mou premier ;
Puis, en Angleterre
Cherchez mon second ✓
Souvent en flacon
(Très vaste il peut être),
On voit mon dernier.
Enfin, petit être
Sera mon entier.

METAGRAMME No 12

Je suis un immense cours d'eau,
Qui traverse l'Afrique entière ;
Changez ma tête et de l'oiseau
Je suis la graine nourricière ;
Changez toujours, du scélérat
Je suis l'épithète ordinaire ;
Près d'un organe délicat,
Je l'abrite de la lumière ;
Changez encor. la couturière ;
Malgré son goût de bon aloi,
Ne saurait se passer de moi.

ANAGRAMME No 13

Le siège d'un monarque.
D'un chanteur c'est le nom.
Un verbe de remarque,
Pour fuir un proaom.

EXPLICATIONS DES PROBLEMES DU NO. 2

PROBLEME NO. 5

S E L L E S
S A C O A S
S E S S E S
S U D D U S
S E X E S
S I R R I S
S I S S I S
S E C C E S
S O N N O S

CHARADE NO. 6—CHIEN DENT.

LOGOGRIPE NO. 7—E TABLE.

Ont trouvé : V. O. Moreau, St. David, nos. 5 et 7 ; Chrysoth. Batist, adm., Ste Marie, nos. 5 et 7 ; C. H. Lefebvre, St. Hugues, tous ; Mlle Anna Couturier, Maîtreal, tous ; Mlle Céline Monroy, St. Hugues, nos. 6 et 7 ; J. A. Gendron, H. Gendron, St. Hugues, nos. 6 et 7.